

autorisés, que pour celle de Saint-Benoît, de Saint-Eustache, l'année précédente,

Une grande cause de démoralisation pour quelque troupe que ce soit, c'est de savoir qu'elle a contre elle ceux pour qui elle combat : et l'hostilité systématique de ceux sur qui ils croyaient pouvoir compter, jetait un grand froid parmi les vaillants de 1837 et de 1838.

Le jeune chef se présenta au presbytère.

—M. le curé, je viens me confesser.

—Mais tu sais, malheureux, que tu es en révolte contre l'autorité ecclésiastique ; que tu as encouru les censures de l'Eglise ; que je ne puis, par conséquent, te donner l'absolution.

—M. le curé, les moments sont solennels ; nous allons sans doute nous battre : une balle, dans une bataille, est vite reçue.

—Je ne puis te donner l'absolution.

—Mais vous pouvez entendre ma confession ? Depuis quand l'Eglise ordonne-t-elle à un de ses prêtres de repousser un pénitent ? Je puis être frappé ; je suis plein de vie devant vous : demain on peut vous rapporter mon cadavre. Me refuseriez-vous une dernière consolation ?

—Mets-toi à genoux.

Le ministre de paix et de pardon était vaincu, il écouta...

Le visage rayonnant de joie intérieure, le jeune héros s'est relevé ; le bon prêtre ouvre ses bras, et longuement l'étreint sur son cœur.

—Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit Prieur, il y a, devant le presbytère, deux cents de vos paroissiens qui auraient voulu faire ce que j'ai fait, mais qui, du moins, attendent votre bénédiction.

—Mon pauvre ami, répond le prêtre, je ne puis... non, je ne puis !... C'est un acte public, et par cet acte, je me rendrais votre complice.

—Ce sont d'honnêtes citoyens, presque tous pères de famille, tous vos paroissiens fidèles. Pourquoi l'Anglais éhonté, arrogant, scandalement persécuteur et tracassier, nous prive-t-il de nos droits les plus sacrés, nous traitant, chez nous, dans notre pays, en parias, en maudits ?

—Vous-même, monsieur le curé, dans vos sermons (et c'est dans l'Histoire Sainte) ne nous avez-vous pas parlé de cette révolte des Juifs contre leur reine Athalie, révolte préparée par le grand-prêtre, avec l'aide de tous les prêtres et du peuple ?... Ils ont tué la reine : c'était leur reine, pourtant, n'est-ce pas vrai ?

—Sommes-nous plus coupables que les Hébreux, que leurs prêtres, que le grand-prêtre ?...

—A vos enfants qui vont, pour notre liberté religieuse tout autant que pour notre liberté civile, courir à la mort peut-être, aux dangers de toutes sortes, dans tous les cas, pouvez-vous, en votre cœur de prêtre, de père, leur refuser cette satisfaction de vous revoir une fois encore, d'entendre tomber de votre bouche la bénédiction que fortifie et rend le courage aux plus abattus ?

—Ne sentez-vous pas, dites-le-moi, votre cœur se fondre à la pensée des deuils pouvant atteindre chaque foyer de votre paroisse ?... N'entendez-vous pas, déjà, les sanglots déchirants, ne voyez-vous pas les terreurs des mères, des sœurs, des épouses éplorées des enfants auéantis ?... Que vous faut-il donc pour vous toucher ?...

Deux grosses larmes jaillissent des yeux du prêtre.

—Viens, dit-il au jeune homme.

Le prenant par la main, il l'accompagne jusqu'au seuil du presbytère.

Les deux cents hommes, calmes, graves, sont là ; d'un geste unanime, tous se sont découverts.

—Mettez vous à genoux, dit le jeune chef, monsieur le curé va vous bénir...

Et sous le ciel gris, dans une accalmie de la rafale qui hurlait tristement sa clameur d'agonie, la voix du pasteur fait entendre les paroles saintes de la bénédiction ; ses bras s'élèvent vers le ciel comme pour en arracher l'égide divine... et sa main tremblante trace sur ces fronts hâlés, penchés vers la terre, le signe mystérieux qui rend forts les plus pusillanimes.

Un long moment de silence...

Puis la voix du prêtre, frémissante, laisse tomber ces derniers mots, ce vœu du patriote :

—Allez !... et battez vous bien !...

Jérôme Picard

(A suivre)

A MA MÈRE

UNE LARME SUR SON TOMBEAU.

A Alma P....., Québec.

Quand j'entraî dans la vie, une femme au regard caressant me reçut dans ses bras tremblants, me couvrant de baisers d'amour, remerciant Dieu de lu avoir donné une affection de plus pour réjouir et embellir son existence.

Les jours, les mois passèrent et toujours je vis, tendrement penchée sur mon berceau, cette même figure rayonnante de bonheur, puis me pressant sur son cœur ému, m'appeler des noms les plus doux : "Mon ange, mon trésor, mon amour."

Plus tard, quand je pus me tenir sur mes faibles jambes, ce fut encore cette même femme qui me guidait avec un soin jaloux afin de m'épargner la moindre chute. Quelques années passèrent sur ma tête sans que je m'en aperçusse, j'étais heureuse, si insouciant de le lendemain. Ce fut ainsi que le temps amena l'époque de ma première communion.

Oh ! ma première communion ! !

Souvenir à jamais gravé dans mon cœur ! Non, pas un seul instant, je n'oublierai le bonheur parfait que je ressentis quand je reçus en moi, le Dieu qui daignait être si bon pour une si faible créature ; je n'oublierai pas non plus la joie divine qui rayonnait sur le front de ma bonne et chère maman.

Voilà les pensées qui assaillaient mon esprit, lorsque, à genoux au pied de la tombe de ma mère tant aimée, je me reportais aux souvenirs heureux de mon enfance. Car tant que ma mère vécut, je fus heureuse, complètement heureuse ! La vigilance maternelle s'appliquait à éloigner de moi toutes peines, toutes douleurs... Quand un jour, une heure néfaste entre toutes, l'ange de la mort frappa à notre porte et enleva à notre affection celle qui était la joie du foyer.

Je ne sais ce qui se passa alors dans mon être, quand je n'entendis plus cette voix répondre à mes appels désespérés, quand ses yeux ne se posèrent plus sur moi avec leur tendresse accoutumée !... Ce fut une cruelle épreuve ; et à présent, bien que la violence de ma douleur se soit un peu calmée, je ne puis me trouver près de cette tombe sans sentir mon âme anéantie.

O mère ! est-ce bien toi qui reposes sous cette pierre froide, à l'ombre de la croix ? Hélas ! oui, je ne le reconnais que trop à la solitude qui m'environne ! C'est en vain que ma voix t'appelle ; l'écho seul répond à mes soupirs et toujours j'entends résonner ces mots déchirants :

Elle n'est plus !... Elle n'est plus !... Pauvre enfant, tu es orpheline ! ! !...

Oh ! mère ! pourquoi m'avoir quittée si tôt ? avant que j'aie pu apprécier dignement ton dévouement pour ta pauvre (Gilberte ? Vois-tu, mère, j'étais jeune encore, mais j'ai gardé le douloureux souvenir de ta dernière bénédiction, de ton suprême adieu. Comme il t'en coûtait de me quitter ! Que de craintes, que de soucis tu avais pour mon avenir et celui de ma chère petite sœur, que de recommandations et de conseils au sujet de cette pauvre Anna-Maria ! Aussi est-ce dans l'élan d'une ardente prière pour tes pauvres orphelines que ton âme, se dégageant des doux liens qui l'attachaient encore ici-bas, s'envola avec l'encens de tes vœux dans le sein de ton Créateur !

Je m'en souviens, un glas funèbre annonça aux chrétiens que tu étais partie pour la sainte Patrie. Quelques jours plus tard, le cimetière comptait une tombe de plus !

O bien-aimée mère, je comprends mieux qu'alors l'étendue de mon malheur, maintenant que j'aurais tant besoin de me sentir sous ton égide maternelle, pour suivre dignement le chemin que Dieu me trace ! mais je suis seule, sans appui, l'âme souffrante, ne trouvant personne qui partage ma douleur, qui me redise un mot d'espoir et de consolation, et pourtant il est si bon d'aimer et de se sentir aimée !...

Maman, maman chérie ! reviens, reviens auprès de moi, reviens m'aimer comme autrefois, c'est si doux, si doux l'amour, l'amour d'une mère. Oh ! rendez-moi, mon Dieu ! le sourire et les baisers de ma mère... ou je veux mourir ! !

Pour vous, jeunes filles qui me lisez, vous qui coulez encore sous l'aile maternelle, les jours de votre folâtre jeunesse, oh ! aimez, aimez vos mères... Que le Seigneur les conserve encore bien longtemps à votre affection car : le jour où vous deviendrez orphelines, serait pour vous celui qui fermerait peut-être à jamais le livre du bonheur. Quant à moi, laissez-moi vous le dire : En perdant ma mère, j'ai tout perdu ! !

GILBERTE.

Québec, 5 novembre 1897.

CONSEIL

A celle qui m'a dit : " Il faut bien qu'on connaisse ma douleur ! "

Il faut qu'on connaisse votre douleur, dites-vous ; il faut qu'on sache que vous n'avez pas un cœur de pierre ?—C'est fort bien. Mais, vous a-t-on jamais dit ce qu'on pense de ceux qui font montre de leurs chagrins ? Je ne le crois pas, car alors, vous ne m'auriez pas dit ces mots si étonnants que longtemps, je ne les voulais pas croire sortis de votre bouche.

Ce que d'autres ne vous ont pas dit, mon amitié me pousse à vous le dire. Peut-être vais-je vous offenser, mais l'intention qui me guide sera mon excuse.

C'était une jeune fille fort romanesque, fort coquette, et fort désireuse de paraître, mais au fond, très bonne et surtout très honnête.

Elle avait été assez naïve—ce qui arrive bien souvent, hélas !—pour donner à un jeune homme, tout pouvoir sur son cœur. Celui-ci.—oh ! le monstre !—ne la payant pas de retour, lui faisait cependant de brûlantes déclarations qui la mettaient hors d'elle-même, de joie et de bonheur.

Mais un beau jour, il la quitta sans raison aucune, et lui déclara qu'il ne l'avait jamais aimée.

Ce fut un coup de foudre pour la pauvre enfant. Elle en pleura des jours entiers.

Mais, peu à peu, sa nature coquette et vaniteuse, se faisant jour à travers sa douleur, lui inspira le désir d'être plainte.

Rencontrait-elle une amie, vite elle relevait sa fine voilette pour laisser voir ses jolis yeux rougis par les pleurs ; chantait-elle au salon, c'était des romances langoureuses et des histoires d'amour trompé. C'était *Les Femilles Montes*, ou bien la *Romance du Saule*, devenue si insipide pour avoir été trop répétée.

Elle voulait être remarquée, elle le fut. Savez-vous de quelle manière ?—Les hommes disaient d'elle : " Est-elle intéressante, cette fillette ? " Les femmes la détestaient et s'exclamaient : " Est-elle poseuse, cette pimbeche ? "

Les uns lui enlevaient leur amitié, les autres, leur estime.

Voilà ce qui arriva.

Maintenant, voulez-vous éviter d'être traitée comme elle ? Cachez autant que vous pourrez la douleur qui vous ronge l'âme, elle paraîtra toujours assez, malgré vous—et, loin de penser que vous avez un cœur de pierre, on dira que vous avez une âme forte et que vous savez vous dominer vous-même. Et ce sera là votre récompense.

B.-H. SÉGUIN.

Montréal, 1898.

Notre siècle n'est pas celui des affaiblis, des anémisés ; c'est le siècle des émiettés.—JULES CLARETIE